



Hommage de M. Jacques CHIRAC, Président de la République, à l'occasion du 30ème anniversaire de la mort du Président Georges Pompidou

Centre National d'Art et de Culture Georges Pompidou, Paris le vendredi 2 avril 2004.

Madame,

Quand a paru votre très beau livre de souvenirs, L'Elan du coeur, vous avez évoqué, dans un entretien, avec vos mots, simples et pudiques, votre première rencontre avec Georges Pompidou. Vous l'aviez trouvé, dites-vous, « fantastiquement intelligent et gentil ».

Aujourd'hui encore, rassemblés dans la même émotion de ce jour si particulier, c'est ce souvenir que gardent, au plus précieux de leur coeur, tous ceux qui ont eu le privilège de connaître Georges Pompidou. Et les images, intactes et fidèles, rebelles devant le temps qui fuit, surgissent, se pressent et se bousculent dans nos mémoires.

Souvenir, sous le sourcil en bataille, de son regard qu'avec vous je revois si bien. Un regard pénétrant et scrutateur. Profondément bienveillant. Souvenir de son sourire. Ce sourire des yeux, perspicace, plein d'humour et de malice. Souvenir de sa voix. Cette belle voix au timbre grave, rocailleuse et chaleureuse. Souvenir de cette silhouette si familière qui se dessine dans la lumière du soir, derrière sa table de travail.

D'emblée, l'intelligence et la culture de l'homme impressionnaient. D'emblée, son autorité et sa clairvoyance imposaient le respect.

Quand Georges Pompidou nous a quittés, il y a trente ans, nous tous ici réunis, proches, collaborateurs et amis, avons éprouvé une peine profonde.

Pour vous, Madame, la douleur fut immense. Elle le demeure, je le sais, et je veux saluer ici cette extraordinaire énergie, cette fidélité de chaque instant, que vous mettez au service de sa mémoire et de son oeuvre.

Pour nous, ses collaborateurs et ses amis, qui lui portions admiration et affection, c'est un maître que nous perdions. Un maître en esprit. Un maître en sagesse. Un maître en courage. Un maître dans l'action. Un homme d'exception, dont l'exigence intellectuelle et morale nous obligeait tous à donner le meilleur de nous-mêmes. Nous avons désormais le devoir de poursuivre l'oeuvre inachevée.

Pierre Messmer dit un jour de Georges Pompidou qu'il était un inventeur. Il était aussi, je crois, un bâtisseur. Parce qu'il avait le goût de l'aventure et de la découverte, celui des chemins de traverse et de l'inédit. Parce qu'en esprit libre, il avait en horreur le conformisme des préjugés et l'uniformité de la pensée.

Dans un entretien consacré à l'art, il dévoile un peu de son secret : « Si l'art contemporain me touche, disait-il, c'est à cause de cette recherche crispée et fascinante du nouveau et de l'inconnu (...) ».

Georges Pompidou avait l'obsession de la modernité. Elle était pour lui une exigence, un défi, une manière de faire confiance au présent et à l'avenir. Et il était naturel que ce soit dans le domaine de la culture, dans cette relation privilégiée qui l'unissait à l'art de son temps, que son intuition d'un monde en devenir se manifeste dans tout son éclat.

Tel est le sens véritable, la portée profonde de ces gestes symboliques et audacieux qui marquent encore de leur empreinte toutes ces années : vous-même, Madame, et votre époux invitant l'avant-garde au coeur même de la République, à l'Hôtel Matignon, puis à l'Elysée ; la grande exposition de 1972, pour faire découvrir aux Français toutes les facettes et toutes les richesses de la création contemporaine ; et, bien sur, l'exaltante aventure du Centre qui porte désormais son nom et qui nous accueille ce soir.

Homme généreux, attentif aux siens comme aux autres, soucieux de partager ses curiosités et ses émerveillements, il eut toujours à coeur de réconcilier l'art et la cité. Il pressentait sans doute, à la manière d'un Malraux, que notre société, trop individualiste, société froide des techniques triomphantes, aurait besoin de se réchauffer à cette communion des âmes que célèbrent l'art et la culture. Il avait compris que la recherche du bien-être matériel ne saurait à elle seule tenir lieu de projet politique. N'écrit-il pas dans *Le noeud gordien* : « le confort de vie généralisé comporte en lui-même une sorte de désespérance, en tout cas d'insatisfaction. Là est, sans doute, la vraie partie que joue le monde moderne ? ».

Mais au-delà des choix emblématiques de l'homme de culture épris de poésie, Georges Pompidou était d'abord un homme d'Etat. Pour lui, le progrès humain est un ensemble. Le rêve inséparable de l'action.

Parce qu'il avait la passion de la modernité, il a dessiné une France nouvelle, fidèle à ses traditions les meilleures et fière de son histoire, mais résolument tournée vers l'avenir et la jeunesse. Une France entreprenante et inventive, industrielle et dynamique. Rarement notre pays aura tant changé que pendant les douze années où il fut Premier ministre du Général de Gaulle puis Président de la République. Alliant avec génie intelligence des situations et intelligence visionnaire, il sut conjuguer le rêve et la raison.

Fils de cette belle terre d'Auvergne, Georges Pompidou connaissait bien la France. Avec ses forces et ses faiblesses. Avec sa tentation de la division et ses élans sublimes. Avec ses heures sombres et ses moments d'éclat. Il comprenait la nation, le peuple de France qu'il aimait avec passion. Il sut lui proposer une vision, une ambition, une volonté. Il s'y consacra corps et âme, lui donnant le meilleur de lui-même.

L'homme de lettres qui a rencontré les Classiques, qui s'est enflammé aux passions poétiques, qui récite pour lui-même Villon, Baudelaire, Apollinaire, va faire de la transformation économique, industrielle, urbaine et sociale de la France son sujet, sa cause, sa grande aventure.

Esprit profondément curieux, toujours en alerte, d'une lucidité et d'une sensibilité extrêmes, modèle de bon sens, d'exigence et de pragmatisme, Georges Pompidou avait pressenti, mieux que tout autre, les nécessaires évolutions de notre société.

Pour lui, les années soixante marquent la fin d'une époque et le commencement d'une autre. Vieux pays rural, la France s'érige en puissance industrielle. Il est temps de repenser la ville, sans négliger d'aménager le territoire et de le préserver.

Pour former aux nouveaux métiers, pour préparer l'emploi, l'éducation devient priorité. L'Université se transforme.

La France est en retard pour le téléphone ou l'automobile ? Sa détermination lui fera regagner le terrain perdu.

Aéronautique, informatique, télécommunications, nucléaire, recherche pétrolière, recherche scientifique et technique, médias, tous ces domaines où la science se mêle à l'industrie, ont connu pendant le Gouvernement de Georges Pompidou un formidable essor. Ils forment aujourd'hui encore le socle de la puissance de notre pays en Europe et dans le monde.

A la suite du Général de Gaulle, qui avait replacé notre pays dans le concert des puissances politiques, Georges Pompidou aura été l'artisan le plus passionné d'une France disposant de tous les atouts qui font la force des grandes nations : l'économie, l'industrie, le développement commercial, la recherche, l'innovation, le rayonnement culturel. A sa disparition, alors que s'achèvent les "Trente Glorieuses", Georges Pompidou laisse une France puissante, solide et forte dans le monde.

S'il est un aspect de la personnalité de Georges Pompidou et de ses qualités d'homme d'Etat qui nous touche peut être plus que les autres, c'est précisément le regard qu'il jetait sur le monde. Un regard ouvert sur la diversité des cultures, sur l'interpénétration croissante des sociétés contemporaines. Ce Français de pure tradition aura admirablement préparé notre pays aux défis de la mondialisation et de la construction européenne. A ceux qui lui reprochaient de trop s'engager sur le front diplomatique, il faisait remarquer, avec cet humour toujours empreint de clairvoyance, que les difficultés intérieures trouvaient de plus en plus leurs solutions à l'échelon international, que l'on ne pouvait plus penser aujourd'hui la paix sans la sécurité collective, le progrès économique et social sans l'Europe.

Homme de culture et homme d'Etat, Georges Pompidou était avant tout un homme de coeur, de partage et d'amitié, qu'aucune souffrance, aucune détresse, ne laissait indifférent. Un humaniste véritable. Il en tire, pour lui et pour nous, une morale de l'action. Et de citer Valéry, son cher Valéry, : « toute politique implique quelque idée de l'homme ».

Il veut une France en paix, rassemblée et réconciliée avec elle-même. Il veut une France qui travaille et construit son avenir. Il veut le progrès social. Il veut que la croissance profite à tous. C'est l'époque du plein emploi. C'est l'époque de nouvelles conquêtes sociales : la formation continue, la mensualisation des salaires qu'il demandera aux partenaires sociaux de mettre en oeuvre dans le cadre d'un dialogue social qui gagne alors ses lettres de noblesse. C'est aussi l'époque des grands équipements, des grands programmes d'infrastructures, qui vont redessiner le visage de la France.

Georges Pompidou, qui voyait loin et juste, a proposé un cap aux Français : « Rendre à l'individu le goût de l'idéal (...). L'amener à sortir de lui, à recréer le sens de la solidarité ».

Solidarité à l'égard des générations les plus âgées, chaque année plus nombreuses. Solidarité aussi avec les laissés-pour-compte de la modernité, ces « exclus » dont

Georges Pompidou a pressenti l'apparition. Solidarité des pays riches avec les peuples déshérités, "exigence fondamentale de l'avenir humain, où l'intérêt rejoint l'idéal". Solidarité européenne, avec la grande réconciliation franco-britannique et l'entrée du Royaume-Uni dans le Marché Commun. Solidarité des francophones, dont l'ambition, affirmait Georges Pompidou, doit être de « résister à l'assimilation et à l'uniformité ». Là encore visionnaire, l'ami de Léopold Sédar Senghor devinait les grands enjeux des temps à venir.

Madame,

Toutes ces années, ces années que l'on appelle aujourd'hui les « années Pompidou », ont laissé dans la mémoire collective des Français une empreinte profonde. A la recherche du temps perdu, oubliant les controverses de mai 68, ils tendent à garder le souvenir d'une période où la prospérité et le plein emploi ont coïncidé avec le rayonnement de la France. Le souvenir, en fin de compte, d'années heureuses, avant le grand choc pétrolier et les bouleversements de la mondialisation.

Georges Pompidou avait le génie de l'amitié. Pour lui, la vie trouvait son sens dans le regard des autres, dans l'attention qu'on leur porte, dans la main qu'on leur tend. Il nous donnait envie d'être meilleurs.

C'est dire quel homme rare et merveilleux il était. L'affection que nous lui portions. Notre peine quand il nous a quittés.

Frappé par la maladie, Georges Pompidou n'a pu mener à son terme la mission que les Français lui avait confiée. Mais il a fait face avec un rare courage, avec cette simplicité qui était sa vraie grandeur, son honneur et sa noblesse.

Alors que la France fait face aux défis d'un nouveau siècle, Georges Pompidou nous rappelle qu'en surmontant ses divisions, en puisant dans les ressources de son héritage et de sa longue histoire, en sachant s'affranchir des partis pris, des habitudes et des conformismes, en regardant avec confiance devant lui, notre pays est capable du meilleur. Il nous rappelle que c'est rassemblée dans la fidélité à son histoire et ses valeurs et résolument tournée vers l'avenir que la France trouvera toujours l'énergie du renouveau, la force du sursaut, le chemin de la grandeur.